N° 3491 — 10e Année — CINQ CENTIMES — Jeudi 6 Janvier 1898

LA VOIX DE ROUBAIX-TOURCOING

Journal Républicain Quotidien

RÉDACTION & ADMINISTRATION :
ROUBAIX, 65, rue des Fabricants (près la place du Trichon)
TOURCOING, rue VERTE, 50

PRIX DES ABONNEMENTS
ROUBAIX-TOURCOING
Trois mois, 4 fr. 50. — Un an, 18 fr.
Nord et départements limitrophes
Trois mois, 6 francs. — Un an 24 francs.

L'abonnement continue sauf avis contraire.

PRIX DES ANNONCES
ANNONCES . . . . . 0 fr. 25 la ligne
RÉCLAMES . . . . . 0 fr. 50 —
FAITS DIVERS . . . . . 0 fr. 75 —
LOCALES . . . . . 1 fr. 00 —

Les annonces seront reçues aux bureaux du journal, à Paris, à l'Agence Havas place de la Bourse, 10.

Téléphone

Les libérés du bagne

Il paraît que Cyvoct vient, à l'occasion du 1er janvier, d'être libéré du bagne par grâce spéciale de M. le Président de la République.

Ce qu'avait fait Cyvoct, personne ne le sait exactement.

A la suite d'un attentat commis à Lyon, Cyvoct fut accusé de meurtre.

Acquitté après démonstration claire de son innocence, le ministère public le rattrapa au tournant et l'accusa de provocation au meurtre, le rendant responsable d'un article, non signé, publié dans le *Droit social*.

Cyvoct qui n'était nullement, paraît-il, l'auteur de l'article incriminé, fut néanmoins gratifié de quinze ans de bagne ; (Ce sont des choses qui se produisent de temps en temps).

Or, on vient de le gracier et par une faveur rare, on lui permet de revenir en France, au lieu de le contraindre à subir, comme la plupart des graciés, l'obligation de résider dans la colonie.

Cyvoct va, par conséquent, revoir prochainement sa famille. C'est fort appréciable pour un homme qui, se trouvant hors la loi, se voit subitement transplanté dans le milieu de tendresse et d'affection qu'il osait à peine invoquer dans ses rêves.

Mais une fois de retour et après les premiers épanchements passés, que va-t-il devenir ?

Ira-t-il de maison en maison solliciter un morceau de pain, ou bien se rendra-t-il à la porte de quelque atelier pour demander du travail ?

Dans le premier cas, on le traitera en vagabond et il se trouvera quelque âme charitable pour le signaler comme se livrant à la mendicité.

Dans le second cas, on le chassera, la maison « n'acceptant que d'honnêtes ouvriers non pourvus de casier judiciaire ».

Nous disons ces choses, non point pour Cyvoct seulement, mais pour des tas de forçats qui, une fois libérés, ne peuvent trouver nulle part un travail rémunérateur.

Il existe bien une société de protection des libérés, dont le but — très généreux et très humain — est de procurer du travail à l'homme qui a payé sa dette à la société, mais jusqu'alors, les efforts de cette société philanthropique, sont loin de produire tous les fruits que ses membres avaient légitimement le droit d'espérer.

Quand un forçat libéré trouve chez un patron intelligent et bienveillant le travail qu'il sollicite, le nouveau venu est aussitôt l'objet de la curiosité générale.

On se renseigne sur lui ; on l'observe, on le suit au besoin, et après quinze jours de ce manège, on sait à quoi s'en tenir sur son passé.

A partir de ce moment, tout le monde s'écarte du paria. Il sent, le malheureux, que son épouvantable secret est découvert ! Il se voit une sorte d'objet d'horreur, et alors dégoûté, écœuré, découragé, il s'écarte de cette société marâtre qui lui refuse une place au banquet de la vie, bien qu'il ait payé sa dette, et il cherche ses éléments d'existence dans les sentiers tortueux de l'irrégularité.

Il est escroc, filou, bandit, surineur, tout ce qui fait la nique à la loi lui convient. Il s'est vu, en quelque sorte « boycotté », c'est-à-dire mis à l'index, et désespérant de se refaire une sorte de virginité morale à force de travail, il entre dans l'armée du vice et redevient un redoutable adversaire de la société.

Le forçat libéré voulut-il redevenir honnête après la douloureuse expiation, la société avec ses préjugés, ses sottises et son étroitesse d'esprit, le repousse.

Il a versé dans l'ornière, tant pis pour lui ! Il a souffert, tant mieux ! Il veut revenir au bien, pas une main, même gantée, ne se tend vers lui.

Triste école que le bagne et tristes cœurs que ceux de ces hommes qui n'ont pas même pitié des misérables ayant payé leur dette envers l'humanité.

Nous nous souvenons, à ce propos, d'une singulière histoire qui nous fut contée par M. Nivelle, ancien directeur de la maison centrale de Melun, nommé plus tard inspecteur général des services administratifs au ministère de l'Intérieur.

M. Nivelle avait l'habitude de considérer tous les détenus placés sa direction comme des malades dont il fallait redresser le sens moral et modifier les instincts pervers par tous les moyens possibles.

Il prétendait — et il avait cent fois raison — qu'un pensionnaire de maison centrale, devait sortir de cet établissement, meilleur qu'il n'y était entré.

— La société m'a envoyé ici un criminel, disait-il ; je ne veux pas après l'expiation, lui renvoyer un bandit. Je m'efforce de lui rendre un homme ayant une notion précise du juste et de l'injuste, du bien et du mal, et de plus, ayant une conscience éclairée pouvant le guider dans la vie.

Ce philanthrope raisonnait à merveille. Toutefois, il calculait mal.

Un jour, trois détenus animés de sentiments honnêtes — sentiments de date récente, mais qui pourtant ne demandaient qu'à se manifester — sortirent de la maison centrale de Melun, libérés. L'un était forgeron, l'autre bijoutier, le troisième comptable.

Ils allèrent, chacun de son côté, frapper à diverses portes. Ils ne purent stationner nulle part, le contrôle de la gendarmerie à l'égard de malheureux contraints d'habiter des résidences désignées, ayant attiré sur eux l'attention.

Courageusement, ils luttèrent pendant un an, cherchant sincèrement du travail, prêts à revenir au bien et ne demandant qu'un peu de bienveillance et de bonne volonté à ceux à la porte desquels ils frappaient.

Partout, les portes se fermèrent.

Alors le découragement les envahit et dans leur désespoir de ne pouvoir redevenir honnêtes, ils se révoltèrent et laissèrent libre cours à leurs instincts d'autrefois qui longtemps refoulés, revinrent dans ces cerveaux aigris avec plus d'intensité que jamais.

Cinq années après, le directeur de la maison centrale reçut du parent d'un détenu un chèque à recevoir dans une maison de banque de la rue Turbigo, à Paris.

Le directeur s'y rendit, et quelle ne fut pas sa stupeur en reconnaissant, dans la personne du directeur, du comptable et du caissier, ses trois anciens pensionnaires.

L'huissier même était pour M. Nivelle une figure de connaissance. Il avait fabriqué des abats-jour de lampes pendant cinq ans à l'ombre de la maison hospitalière de Melun.

L'énergique directeur de la Maison centrale dit alors à haute voix, s'adressant au comptable, qui, très pâle l'avait reconnu.

— Ah ça mais je suis ici dans un guêpier ?

— Non, répondit le caissier, derrière son guichet. Vous êtes simplement dans une maison de filous qui n'ont pas pu, malgré vos bons conseils, se décider à crever de faim. Vous nous aviez vanté l'honnêteté et nous avons essayé d'être honnêtes. Tout le monde nous a tourné le dos.

Alors, nous sommes redevenus ce que nous étions et nos affaires vont si bien que nous avons l'intention de fonder une succursale en Amérique. »

M. Nivelle descendit l'escalier, stupéfait, consterné et se demandant s'il était véritablement utile d'être philanthrope au milieu d'une société aussi impitoyable, aussi fermée que la nôtre à tous ceux qui ont commis une faute.

Et pendant près d'un mois, écœuré, dégoûté, il renonça à ses conférences morales du dimanche, se disant avec amertume qu'il était bien inutile de faire tant d'efforts pour ramener au bien des gens que la société, dans son aveuglement, repoussait vers le mal.

E. LAGRILLIÈRE-BEAUCLERC.

Ce que disait Gambetta

A l'heure où certains républicains récemment convertis cherchent à couvrir du glorieux nom de Gambetta la politique de réaction cléricale, il n'est pas inutile de rappeler comment, dans son discours de Paris du 9 octobre 1872, le grand tribun prédisait, comme s'il avait eu le don de seconde vue, les dangers que le cléricalisme fait aujourd'hui courir à la France et à la République.

« Messieurs, je le dis avec toute l'énergie de conviction dont je suis capable : je ne connais qu'un péril qui soit de nature à faire trembler un pays, je ne connais qu'un danger dont il pourrait sortir l'honneur étant sauf, mais non pas sauf le territoire : c'est un danger dont je voudrais à tout prix préserver l'avenir de la France ; c'est le danger de cette politique ultramontaine qui tait que, prostituant le nom de la religion, se couvrant du manteau le plus respecté, le manteau de la religion, des milliers d'agents gris, blancs, noirs, jaunes, de toutes les couleurs, de toutes les provenances, marchent à la domination temporelle. Messieurs, c'est ainsi que l'on voit s'étendre le réseau dans lequel ils veulent emprisonner ce pays, non pas seulement pour saisir et gouverner le pays lui-même, mais pour perpétuer cette politique mensongère depuis des siècles et qui tend à la substitution de l'élément civil, de l'élément laïque, à l'autorité théocratique d'un chef unique qui se prétend infaillible... »

Et nous voyons aujourd'hui ce chef qui se prétend infaillible, vouloir diriger la politique intérieure de la France et imposer aux autres pays des quêtes de moines partis de Rome pour prêcher la haine de la démocratie.

Échos et Nouvelles

Ce que vaut un journal. — Le *New-York Herald*, indique le propriétaire est M. Cordon Benett, est coté à 40 millions de dollars.

Ce qu'un homme mange de pain. — On a calculé que un homme mange en moyenne 500 grammes de pain par jour. A 60 ans, il a dévoré 1500 kilos de pain.

Un coléri monstre. — Le sieur Baptiste Talmon, maître maçon, à Buis-les-Baronnies (Drôme), a récolté un coléri qui a atteint 1 m. 10 cent. de haut.

Végétation hâtive. — A Ginestas (Hérault), chez M. Rouziès, menuisier, il y a, actuellement, une treille de muscats qui a des pousses de 50 cent. de long. Les feuilles très vertes ont la largeur de la main.

AU JOUR LE JOUR

Coulons et Coulonneaux

Mon Di ! Mon Di : Elisse,
Wattu qu'ch'est malheureux
En d'vire qu'mon Baptisse,
Y a tourné coulonneux.

Telle est la plainte que fait entendre Adèle, dans un de ses charmants *Coulonneaux*, du dieu de J. Watteuw, le spirituel auteur des *Pasquilles Tourquennoises*.

Donc, il paraîtrait, si nous en croyons Adèle, que c'est un véritable désastre de famille quand un homme « tourne » coulonneux.

A Lille, Roubaix, Tourcoing et leurs environs, les malheurs de ce genre se comptent par milliers, les coulonneux y étant presque aussi nombreux que les habitants et le nombre des pigeons indiqué par le recensement étant de plus de soixante mille.

Indiscutablement ce chiffre officiel est loin d'être exact, parce que le recensement est fait en mauvaise saison, alors que les pigeonniers sont dégarnis.

M. Browaeys-De Geyter, de Roubaix, le colombophile bien connu, qui a été assez aimable pour nous donner une longue note sur les renseignements techniques contenus dans ce *Au jour le jour*, estime, pour sa part, qu'en bonne saison, il y a Roubaix autant de pigeons voyageurs que d'habitants, ce qui serait loin du chiffre indiqué par le recensement.

***

Le véritable coulonneux n'a qu'un souci, qu'un but : ses pigeons.

Tous ses actes, en dehors du travail quotidien, tous ses moments de loisir, sont pour ses « coulons ». Il vit en quelque sorte avec eux et pour eux.

Écoutons la plainte de la pauvre Adèle :

Fant vire m'n homme ch'est pies' qu'ain' harondelle
Vin mon majon, y vol' du haut au bas.
A tous nomiais, y faut l'v'ir batte d'l'aile
Chin qui a d' pus drôl' y n' peut pus vir in cat.
Le v'la r'parti de s'n'ouvrache
Y n' va pi l' temps de s' m' wetti,
Y tcheur mingi sin potache
An mitan d'sin coulombi.

Les pigeons sont pour les coulonneux les suit d'un regard attendri, les détaillant, les scrutant. Sont-ils perchés sur le faîte du toit ? Il les contemple, les admire. Dans le pigeonnier il les compte, les visite, les prend tendrement dans ses mains, s'assure avec une attention jalouse de leur bon état, de leurs dispositions.

Avant de songer à lui, aux siens, il pense à ses pigeons.

A eux la première visite du matin, pour eux celle du midi, avant le dîner ; vers eux encore le dernier coup d'œil du soir. Il leur parle, comme aux vieilles